



<http://cinemateur01.com>

Cinéasteur

Fiche n° 1544

Prendre le large - Sortie le 08/11/2017

France - 1h53 mm

Du 22 au 28 novembre 2017



La vie d'Edith est bouleversée par un plan social. L'usine dans laquelle elle travaille depuis toujours est délocalisée à Tanger. Pour les ouvriers, l'unique alternative au chômage est d'accepter un reclassement au Maroc. Edith, sans attache, avec un fils travaillant au loin, est la seule à faire ce choix. Même si les premiers pas dans cette nouvelle usine et ce pays inconnu sont difficiles, Edith se lie vite d'amitié avec Mina, qui tient la pension où elle loge. Grâce à cette amitié, sa vie prend un nouveau tournant.

Extrait de l'interview de Gaël Morel pour le dossier de presse du film - Les films du Losange*

D'où est née l'idée du film ?

Je voulais rendre hommage au milieu ouvrier d'où je viens ; tourner un film qui s'y déroule entièrement. Il y a souvent des personnages d'origine modeste dans mes films, mais ils ne sont pas nécessairement issus de la classe ouvrière dans laquelle j'ai grandi. C'est en évoquant avec mon père la situation du textile à Villefranche-sur-Saône, où il a longtemps travaillé lui-même comme ouvrier, que j'ai eu l'idée de cette femme qui accepte un reclassement au Maroc : le textile est complètement sinistré dans ce département et les délocalisations y sont nombreuses. A Tarare, non loin de Villefranche, 80% des usines ont mis la clé sous la porte. Quelques-unes sont encore en activité dans ce bassin, parmi lesquelles celle où a travaillé mon père. J'ai eu la chance de pouvoir tourner dans ce décor si important pour moi toutes les séquences montrant le personnage d'Edith au travail en France.

La décision du personnage est presque suicidaire : on sait bien que même les responsables des ressources humaines qui font ces offres de reclassement n'y croient pas.

Ces offres sont inscrites dans la loi du travail, les entreprises sont tenues de les faire avant un licenciement, et leurs propositions sont évidemment indécentes. Récemment, les ouvriers de Whirlpool se sont vu proposer un salaire de 400 euros s'ils acceptaient d'être reclassés en Pologne où leur usine va être délocalisée. Ce n'est pas sérieux ! La situation que j'imagine n'appartient pourtant pas à la science-fiction : durant la crise en Espagne, beaucoup de gens ont préféré partir temporairement au Maroc plutôt que de rester sans travail dans leur pays.

C'est la démarche d'Edith, l'héroïne, qu'interprète Sandrine Bonnaire.

Pour elle, comme pour tous les ouvriers, le travail est une valeur fondamentale qui assure fierté, dignité et lien social - comment avoir une vie sociale quand on fait les trois huit sinon en tissant des amitiés dans son usine ? Dans une société comme la nôtre, il est difficile d'avoir une vie digne si l'on ne travaille pas. Dans le cas d'Edith, s'ajoute une énorme solitude. Elle est veuve, son fils est parti. Elle en arrive à une logique très jusqu'au-boutiste: soit elle s'enfonce, soit elle remonte..

Pourquoi avoir choisi de situer l'intrigue au Maroc ?

C'est le seul pays d'Afrique du Nord qui offre autant de sécurité aujourd'hui et il est associé aux vacances. Imaginer une Française mener une vie d'ouvrière là bas, loin des images de cartes postales, créait un phénomène de singularité.

Pourquoi la transporter précisément à Tanger ?

C'est une ville en pleine expansion, avec une économie florissante. Il y a une énorme zone franche qui bénéficie de dérogations de droits de douane notamment. Tanger est une ville très attractive où les industries européennes, dont le textile, ont tout intérêt, malheureusement, à s'implanter car les coûts salariaux y sont beaucoup moins élevés et les travailleurs peu protégés par les lois sociales.

C'est la première fois que vous écrivez avec Rachid O. qui cosigne le scénario.

Je cherche toujours une légitimité quand je situe mes projets dans un pays étranger. Pour les personnages du film, très ancrés dans la réalité marocaine, j'avais besoin de l'appui de quelqu'un connaissant le pays de l'intérieur. Rachid, qui a vécu jusqu'à trente ans au Maroc, était un complice parfait. Lui et moi nous sommes rencontrés il y a une vingtaine d'années lorsqu'il a publié son premier roman, L'Enfant ébloui. Nous sommes devenus amis mais n'avions jamais encore travaillé ensemble. Ce film était l'occasion. Et j'aimais aussi, le Maroc qu'il raconte dans ses livres: très intime, loin, par exemple, du romanesque d'un Tahar Ben Jelloun.

*Créée en 1962 par Barbet Schroeder et Eric Rohmer, la société « Les films du losange » a toujours accompagné des réalisateurs du monde entier. Margaret Menegoz dirige la société depuis 1975. C'est avec passion et persévérance que la société s'est développée et diversifiée, de la production à la distribution nationale en passant par la récente ouverture aux ventes internationales.

Sandrine Bonnaire est de tous les plans. Avez-vous écrit le film en pensant à elle ?

Sandrine fait partie de mes désirs originels de cinéma, j'ai grandi avec elle. Avec Rachid O., nous l'avons prise comme "modèle", nous l'"imaginions" dans les situations du film sans toutefois oser nous dire que ce serait elle qui jouerait. Elle nous a beaucoup inspirés pour les scènes du Rif. Sandrine fait partie de ces actrices qui donnent une direction aux scénarios au moment de l'écriture. C'est une belle actrice au sens absolu du terme. Même lorsqu'elle porte une blouse, elle a ce port de tête et cette souplesse incroyables, qui, en même temps, ne sont pas à côté du personnage puisque elle-même est issue de la classe ouvrière. C'était une chance pour moi qu'elle accepte de jouer Edith comme cela a été une chance de pouvoir diriger Catherine Deneuve dans *Après lui* et B. Dalle dans *Notre paradis*. Ces trois actrices aux tempéraments incroyablement éloignés ont en commun de faire corps avec le film et d'être complices du metteur en scène. Elles sont dans le don. Ce sont des muses.

Comment avez-vous choisi Mouna Fettou qui est une comédienne très populaire au Maroc et Kamal El Amri qui interprètent Mina et Ali ?

Je les ai choisis très vite. Pour Mina, je voulais une actrice qui s'oppose à Sandrine, elle devait avoir une silhouette différente mais être capable de jouer presque la même musique. Mouna Fettou a cela, terrible en colère et presque enfantine quand elle sourit. J'avais rencontré plusieurs jeunes acteurs pour le personnage d'Ali, et j'ai adoré Kamal parce que c'est un bloc de vérité. Son physique et cet accent très léger qu'il a lorsqu'il parle le français en font le genre Tangere garçon qu'on croise tous les jours à Tanger. Je le trouve touchant parce qu'il est en devenir : on voit l'enfant qu'il est, on imagine l'adulte qu'il deviendra : il est dans l'entre-deux.

Comment travaillez-vous avec vos acteurs ?

Je les vois régulièrement, nous parlons souvent cinéma ensemble, mais je ne les noie pas de références. Avec Sandrine, nos discussions ont surtout porté sur ses vêtements : ils devaient rendre compte de l'évolution du personnage, de l'effacement du tout début à une féminité retrouvée à la fin, sans non plus tomber dans les clichés.

Parlez-nous du découpage.

J'aime l'idée qu'un plan est sacré ; qu'il se compose, se travaille, se discute. Autant je n'aime pas répéter avec les acteurs, autant j'aime passer du temps dans les décors avec mes techniciens pour y réfléchir. J'ai passé un temps fou, par exemple, à découper les scènes de l'arrivée d'Edith dans l'usine. Elle est perdue, paniquée et scotchée par ce qu'elle voit, on devait à la fois percevoir cet espace nouveau, dans lequel elle pénètre, et les réactions presque physiques qu'il déclenche en elle.

Vous utilisez deux formats dans le film...

On dit souvent que le format scope permet de respirer parce qu'il est plus large ; je le trouve, au contraire, étouffant : il rétrécit les personnages. C'est la raison pour laquelle je ne l'utilise qu'au début du film – pour marquer l'enfermement dans lequel est Edith. Dès lors qu'elle arrive à Tanger, David Chambille, mon chef-opérateur, et moi, souhaitons un format plus vertical : il colle mieux à cette ville construite sur des collines et correspond à mon envie de filmer des gens debout plutôt qu'allongés.

Aviez-vous des références en tête pour ce film ?

J'ai toujours un film référent au moment de tourner – un film dont je sais qu'il résonnera avec le mien, que je vais pouvoir regarder chaque fois que j'aurai envie de prendre du recul, que je me poserais une question sur une scène ou que j'aurai un doute, un blocage. C'était *Rocco et ses frères* de Visconti pour *Le clan*, *Europe 51* de Rosellini pour *Après lui*. Et pour *Prendre le large*, *Stromboli* de Rossellini. Cela se traduit de façon très concrète. Au moment de tourner les scènes dans le Rif, par exemple, - j'ai éprouvé le besoin de revoir le film. J'étais certain, d'une façon presque superstitieuse, qu'il allait m'apporter des réponses. J'ai revu les plans dans lesquels Ingrid Bergman chute alors qu'elle est en train de gravir le volcan, et le décalage entre sa tenue vestimentaire et son ascension m'a sauté aux yeux : elle n'est pas habillée pour ça. C'est exactement ce genre de décalage que je voulais pour ces scènes avec Sandrine Bonnaire : les vêtements qu'elle allait porter dans la scène ne pouvaient pas être ceux d'une saisonnière ! Cela réglait beaucoup de choses. Il y a sûrement d'autres influences dans mes films que je serais sans doute incapable de nommer. C'est l'amour du cinéma qui m'a amené à ce métier. Je ne crois pas à la génération spontanée.

[...] Prendre le large est extraordinairement solaire...

On fait toujours un film contre le précédent et j'ai tourné celui-ci contre *Notre paradis*, très noir et très masculin. Et puis, comme la plupart d'entre nous, en vieillissant, j'ai envie d'être plus positif. A défaut d'apporter des solutions politiques aux problèmes, j'essaie d'en apporter à mes personnages. Il y a quelque chose de l'ordre de l'apaisement, presque de la "communion" dans *Prendre le large*.

Pour aller plus loin :

Sur le Maroc : références bibliographiques sur :
<https://www.ritimo.org/Bibliographie-sur-le-Maroc>

Sur Sandrine Bonnaire : *Le soleil me trace la route*,
Conversations de S;Bonnaire avec Tify Morgue et Jean-Yves Gaillac

Autre film de Gael Morel : *Le Clan*, 2004, Ch. Honoré,
Scénariste. Médiathèque Roger Vailland.

A voir également au Cinémateur

En attendant les hirondelles
de KARIM MOUSSAOUI
Un certain regard - Cannes 2017
VO - 1h53